

Donner ses gamètes : savoir pourquoi sans savoir pour qui

Donating your gametes: to know why without knowing for whom

B. Chevallier

Reçu le 21 septembre 2009 ; accepté le 16 novembre 2009
© SALF et Springer-Verlag France 2009

Devenir parent, dernière et ultime aventure des temps modernes¹ ?

Chacun d'entre nous a son histoire de naissance. Sont-elles plus belles aujourd'hui, étaient-elles plus belles hier ? En parle-t-on ?

L'offre technique médicale à la procréation, notamment celle avec don de gamètes, met au grand jour l'intervention de *trois* adultes dans la conception d'un individu unique et singulier, et, par conséquent, nous entraîne à parler de parenté biologique, naturelle, légitime, intentionnelle [1-3]. En France, cette procréation avec l'aide d'un tiers est bâtie sur trois principes éthiques : le volontariat, l'anonymat et la gratuité du don. La création par Georges David des Centres d'étude et de conservation des œufs et du sperme (CECOS) dans les années 1970 a joué un rôle important dans ce choix éthique. En effet, non seulement les CECOS avaient la volonté de sortir ces pratiques de la clandestinité, mais surtout ils ont proposé un cadre médical éthique et rigoureux qui nous permet, aujourd'hui encore, de débattre de ces questionnements sur un plan philosophique, moral et anthropologique.

L'anonymat du don est, sans doute, le principe le plus contesté aujourd'hui, et la tentation est grande de se laisser dériver dans un dualisme, qui oppose les partisans de ce choix à ceux qui le condamnent. Si certains le présentent comme un moyen d'assurer le secret du mode de conception, permettant d'affronter la souffrance de l'infertilité, et de magnifier l'intentionnalité du désir d'être parent, d'autres le désignent comme un camouflage fait à l'enfant. En effet, si ce non-dit protège l'identité du donneur et donne au couple receveur toute liberté de choisir le moment opportun pour raconter à son enfant l'histoire de sa naissance, il ne

tient pas compte des conséquences de cette révélation, plus ou moins tardive, faite à l'enfant issu de ce don, ainsi qu'aux enfants du couple donneur. Alors que faire ?

Il nous faut réfléchir à ce que provoque l'anonymat du don de gamètes, et par conséquent, revenir sur ce que c'est que *donner*, c'est-à-dire revenir au *geste* qui est fait à travers cette action. À cet effet, nous pouvons relire un texte ancien que tout le monde connaît et qui a imprégné notre humanité dite occidentale ; il s'agit de la parabole du *bon Samaritain*. Cette pensée en image justifie une herméneutique moderne, qui peut nous aider à mieux comprendre notre monde.

Saint Luc (10, 30-36) : « Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho. Il tomba dans les mains des brigands, qui le dépouillèrent, le chargèrent de coups et s'en allèrent, le laissant à demi-mort. Un prêtre vint à descendre par ce chemin-là ; il le vit et passa outre. Un lévite, qui arriva aussi dans ce lieu, l'ayant vu, passa outre. Mais un Samaritain, qui voyageait, étant venu là, fut ému de compassion lorsqu'il le vit. Il s'approcha et banda ses plaies... puis il le mit sur sa propre monture, le conduisit à une hôtellerie, et prit soin de lui. Le lendemain, il tira deux deniers (une forte somme), les donna à l'hôtelier et dit : « Aie soin de lui et ce que tu dépenseras de plus, je te le rendrai à mon retour ».

Essayons d'analyser cette parabole événementielle, cherchons à connaître ce qu'elle transmet comme vérité sur notre prochain, ses significations, ses valeurs et ce qui fait *sens* dans le don de soi.

Comment s'appelait ce bon Samaritain ? D'où venait-il ? Quelle était sa vie ? Qui était cet homme tombé à terre ? Pourquoi n'y a-t-il aucune identité dans ce texte ? Pourquoi n'y a-t-il aucune *obligation de rendre* ?

Cette histoire est d'autant plus troublante qu'elle peut paraître en contresens avec ce que révèle Mauss dans son *Essai sur le don* : « Dans bon nombre de civilisations archaïques [...], les échanges et les contrats se font, sous la forme de cadeaux, en théorie volontaires, mais en réalité obligatoirement faits et rendus » [4]. Donc, le don obligerait au contre-don, comme le suggère aussi Douglas, quand elle

B. Chevallier (✉)
Aide médicale à la procréation,
Cochin-Saint-Vincent-de-Paul, 82, avenue Denfert-Rochereau,
F-75674 Paris cedex 14, France
e-mail : betty.chevallier@laposte.net

¹ En analogie à l'aphorisme de Charles Péguy.

démontre que le don gratuit n'existe pas [5], ou bien lorsque Godbout fait remarquer que, notre monde moderne ne saurait se laisser abuser par des faux-semblants [6]. Autrement dit, le don ne saurait être de ce monde : l'altruiste doit bien avoir un intérêt égoïste à être altruiste !

Alors que vient signifier cette parabole qui, non seulement met en relief la possibilité d'une relation gratuite entre êtres humains, mais qui fait plus, en plaçant le Samaritain comme celui qui reçoit la grâce de pouvoir donner, secourir l'autre. Cette action ne relèverait pas de l'ordre du devoir, mais serait l'expression d'un don, comme lieu de naissance d'apparition du lien social librement offert. Un lien qui fonde la relation de personne à personne, au-delà même des liens du sang, puisque le Samaritain est « l'étranger » par excellence. Dans cette forme de relation, les questions du *savoir qui c'est* et de *ce que l'autre devient* ne se posent pas.

Cette métaphore peut nous surprendre, car elle remet en question nos réflexes acquis, qui seraient de demander un remboursement ou tout du moins, des remerciements. Par un renversement de nos évidences et de nos certitudes, elle transmute notre tranquillité relative de possédant et de marchand en appel à *un plus*. Cette inversion se fait dans le silence des identités ; l'anonymat étant ce qui dépasse la curiosité du savoir. Est-ce dans ce silence, est-ce par respect et souci de préserver ce mélange d'opacité et de clarté, cette expérience d'une altérité absolue, qu'a voulu se fonder, l'aide médicale avec anonymat ?

Cette éthique du don, cette visée du vrai, du juste, du bien est-elle toujours d'actualité ? Cette parabole, n'est-elle qu'une vieille histoire qui n'a plus rien à voir avec notre monde, qualifié de *désenchanté* ? Nos donneurs (ses) vivent-ils un tel changement sur eux-mêmes ? Le don de gamètes ou de toute autre partie de notre corps, serait-il l'expression nouvelle d'une quête intérieure ?

Afin d'essayer de répondre à ces questions, je vais m'appuyer sur certaines des données d'une enquête de terrain², qui a été réalisée auprès des donneuses d'ovocytes à Cochin-Saint-Vincent-de-Paul, entre le premier janvier 2007 et le 31 juillet 2008³.

Cinquante femmes acceptées pour effectuer un don d'ovocytes ont répondu à trois questionnaires distribués à trois moments. Dans le premier qui les interrogeait, juste avant de commencer la stimulation ovarienne, elles donnaient leurs avis sur l'éthique du don de gamètes et son organisation. Le deuxième, qui reprenait le même questionnaire, était distribué juste avant le prélèvement d'ovocytes. Le troisième qui a été envoyé six mois après le don des ovules cherchait à savoir s'il y avait eu des changements

d'appréciation à la fois sur les critères éthiques du don, mais aussi sur l'engagement, le vécu et le ressenti des femmes ainsi que les éventuelles modifications que ce don aurait occasionnées dans leur vie.

Il a été recueilli 47 questionnaires au temps 1, soit un taux de participation de 94 %, puis 44 questionnaires au temps 2, soit 88 % de participation et enfin 38 femmes ont répondu au questionnaire 3, soit 76 % de la population ayant débuté l'étude.

Dans le questionnaire 3, la majorité des femmes interrogées (37 sur 38) estime « avoir pris une bonne décision ». Une seule hésite pour des raisons religieuses.

Elles qualifient leur démarche de la façon suivante :

« un geste d'amour » « a commencé pour aider ma sœur, s'est terminé en acte gratuit pour d'autres » « un bien au-delà » « heureuse d'avoir pu » « un don » « une aide » « une démarche humaine » « rendre du bonheur » « utile » « une petite aventure pour en faire vivre une grande » « de la joie » « du bonheur » « naturel » « sentiment d'avoir fait un vrai acte de solidarité humaine » « un hommage à celui qui m'a aidé un jour » « un geste vers les autres » « c'est gratifiant mais je ne m'en vante pas » « c'est formidable ».

En ce qui concerne l'anonymat, on note une évolution de leur opinion : si ces femmes sont en accord avec la loi avant de commencer la stimulation, elles sont toutefois 30 %, à penser à ce moment-là, que l'enfant pourrait avoir besoin, plus tard, de les rencontrer. En cours de stimulation, cette proportion passe à 39 %, et six mois plus tard à 50 %.

Ainsi, six mois après le don, une donneuse sur deux consentirait à révéler son identité, à la condition d'un besoin fondamental chez l'enfant, à savoir un problème de santé, qu'il soit génétique ou psychologique.

Cependant, exposer l'identité du donneur, pour mieux réguler les émotions de l'enfant devenu grand, donner son adresse, pour mieux espérer la création de liens entre générations et lignées, est une façon de s'adapter au réel qui pourrait être risquée et décevante. Rencontrer ces jeunes gens, 18 ans plus tard, s'il le faut, mais *qu'est ce que cette vérité* qui doit se dire ?

« Je fais un don totalement anonyme. Je sais que ces ovocytes vont « donner » des bébés mais, ces enfants ne sont pas les miens. Pour ma part, j'ai fait des enfants par amour, je les élève, et je les aime. Je fais ce don pour que d'autres couples puissent avoir leurs propres enfants, vivre des moments en famille. Je ne me sens pas « attachée » à ces ovocytes, même si je n'exclus pas le poids de la génétique ». Témoignage de Christine.

« Je ne suis pas une seconde mère, mais plutôt une seconde famille, avec en plus des demi-frères et sœurs. » remarque Nicole.

« Il est important pour se construire, de tout savoir sur ce que l'on est vraiment. » pense Michelle.

² Betty Chevallier, travail de thèse en cours sur les principes éthiques du don d'ovocytes, analyse auprès des donneuses de 2007 à 2008.

³ Centre d'AMP de Cochin-Saint-Vincent-de-Paul, UF : médecine de la reproduction et endocrinologie gynécologique, Pr de Ziegler.

Si la pluralité de ces réponses nous rappelle la complexité de chacun et son droit à la différence, celui-ci ne doit pas nous faire courir le risque d'une différence de droits. Or, notre réflexion, dans le don de gamètes, a cette particularité de nous amener à deux niveaux de réflexion, qui se décomposent en deux temps. Le premier correspond au temps où les acteurs responsables prennent la décision de faire et de recevoir un don, via la médecine ; le second fait intervenir l'enfant issu de ce don quelques années plus tard. Que l'on se place d'un côté ou de l'autre, il y aura des arguments recevables, ce qui explique, peut-être, le partage de nos réponses : 50 % pour accepter que son identité soit éventuellement levée et 50 % contre.

Étrangeté de notre époque qui met le *droit* en fer de lance partout et à tout propos. *Droit d'accès* à son dossier médical, *droit de connaître son histoire*, *droit commun de l'humanité* [7]... Ce *droit au savoir* ne dérive-t-il pas vers un droit pour nos enfants de juger leurs parents et sur ce qui a été fait avant leur naissance ? Cela concorde-t-il avec *l'intérêt supérieur de l'enfant* ?

Étrangeté de notre époque, qui croit en toute vérité comme bonne à dire, alors que la vérité n'est, peut-être, qu'un continuum qui reste à découvrir... Cette injonction à la vérité fait douter Marzano qui se demande si elle ne cache pas un désir tout puissant de maîtriser sa propre vie et celles des autres, et si la connaissance éventuelle du nom d'un donneur (se), choisi au hasard dans un CECOS, peut aider à la construction de soi en tant que sujet [8]. N'ouvrirait-elle pas une seconde porte, ténébreuse et illusoire, alimentant cette utopie de trouver une autre famille plus que parfaite ?

À qui dois-je la vie ? Chercher à répondre à cette question, n'est-ce pas un piège qui m'entraîne dans une dette de vie inextricable ? Un retour vers le passé qui oblige à se justifier d'une existence réduite à une conception ?

Revenons à l'enseignement anthropologique du bon Samaritain où il est question pour l'homme, de *se faire* dans une relation d'interdépendance, avec autrui, sans chercher la gloire ou la notoriété. Le philosophe allemand Fichte le dit d'une autre façon : on ne devient soi qu'au contact étroit avec autrui [9].

En devenant le prochain par l'autre et grâce à lui, l'homme samaritain ne fait pas que sauver : il affirme son identité. Il atteint un projet qui fait sens en sa vie à la fois en se donnant à autrui et en recevant autrui. S'il est question d'argent dans le don, cette parabole nous le fait découvrir, venant du donneur et non du receveur. Cette expérience engendre le langage, qui à son tour s'actualise en événement : « *Aie soin de lui et s'il faut plus, je donnerai plus* ». Ce moment devient texture de vie ; ce qu'une donneuse exprime en écrivant : « *au départ, c'était un geste pour aider un couple d'amis. Avec le temps, c'est devenu un geste vers les autres, vers des inconnus et c'est ça qui reste dans mon esprit.* »

Quant à *l'homme demi-mort*, il reste *une silhouette* qui, très vraisemblablement, n'a pas vu le visage de celui qui le sauve.

Ramené au don de gamètes, si l'argent ne provient pas directement du donneur, rappelons qu'en France, la société prend en charge à 100 % tous les frais occasionnés par le don⁴. L'hôtelier ne serait que *l'institution médicale* qui ne s'arroge aucun pouvoir, mais qui sert d'intermédiaire entre souffrants et Samaritains.

Dans ce cas, l'anonymat du don ne se voudrait pas *néant*, mais *condition nécessaire* au respect de l'histoire singulière de chacun. Il s'opposerait à tout échange marchand, en établissant une *possibilité de soi par l'autre* qui fait découvrir ou redécouvrir, à notre société, un lien entre individus, qui dépasse celui de la filiation. Il conditionne la fonctionnalité d'un système symbolique : celui de permettre d'abord, et avant tout, à une société de se perpétuer comme société, et non pas seulement comme famille.

Donner, se donner à travers l'opacité de nos vies, rappelle à l'homme un statut unique que le neuropsychiatre Cyrulnik qualifie comme *une émotion de transcendance proprement humaine* [10]. Il est source et contenu de notre humanité. C'est dans cet espace que peuvent se réaliser notre créativité et notre liberté, tant comme pouvoir choisir, que comme aptitude à devenir soi. Une telle liberté peut s'avérer difficile à expliquer aux enfants, issus d'un don de gamètes. Face à l'inventivité de l'amour et à un désir d'enfant non justifiable, de jeunes adultes ne comprennent pas un passé qui ne leur appartient pas. Ils s'engouffrent dans une mémoire émotionnelle violente et destructrice, prisonniers d'une peur de dépersonnalisation de leur histoire, rejetant la faute à une institution et à un *corps médical* qui prendraient la place de deux corps charnels, et rabaisseraient le mystérieux de leur vie à une manipulation génétique [11]. Ils peuvent se sentir *pris* sous le joug d'une dictature sociétale [12], trompés par une médecine qu'ils jugent omnipotente [13]. Le géniteur n'est pas *un bon Samaritain*, mais *un fantôme* de plus en plus envahissant, provenant d'un monde noir et honteux.

S'il est vrai que chaque être humain possède ses propres représentations de la réalité, on peut toutefois se demander si cette lutte pour l'accès aux origines ne serait pas une résurgence d'une stérilité non intégrée ou bien un fantasme d'adultère entretenu par le jeu de l'étrangeté de l'enfant-ressemblant.

Quand bien même, nous choisirions de lever la *barrière* de l'anonymat afin que chacun puisse se dire... moment de décharge et de libération de nos processus primaires, nos fantasmes, nos désirs narcissiques, nos peurs et nos jalousies... champ de bataille entre Eros et Thanatos... quand bien même le moteur serait la recherche de vérité... devenir parent ne resterait-il pas l'ultime aventure des temps modernes ?

Conflit d'intérêt : aucun.

⁴ Code de la santé publique, Art. R1211-2 à R1211-9, version consolidée au 11 juillet 2008.

Références

1. Théry I (2007) La distinction de sexe : une nouvelle approche de l'égalité. Odile Jacob, Paris
2. Héritier F (2005) Hommes, femmes, la construction de la différence. Le collège de la cité, Poche Paris
3. Delaisi de Parseval G (2008) Famille à tout prix. Seuil Paris
4. Mauss M (1950) Essai sur le don, forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques. In: Sociologie et anthropologie. Presses universitaires de France, Paris, p. 147
5. Douglas M (1989) Il n'y a pas de don gratuit. Introduction à la traduction anglaise de L'Essai sur le Don. Revue du Mauss 4:99-115
6. Godbout J (2000) L'esprit du don. La découverte, Paris, pp. 9-32
7. Théry I, Noizet A (2009) Procréations assistées, secret, accès aux origines. Esprit 354:77-81
8. Marzano M (2009) Secret et anonymat, une approche philosophique de l'insémination avec don de sperme. Esprit 354:130-2
9. Goddard J Ch, Maeschalck M (2003) Fichte, la philosophie de la maturité (1804-1814) réflexivité, phénoménologie et philosophie. Vrin, Paris
10. Cyrulnik B (1993) Les nourritures affectives. Odile-Jacob, Paris, p. 122
11. Kermalvezn A, de Dinechin B (2008) Né de spermatozoïde inconnu. Presses de la Renaissance, Paris, pp. 31-96
12. Ibid p. 183
13. Ibid pp. 66-7

springer.com

The Innovative Website Focused on You

- ▶ Sign up for SpringerAlerts to get the latest news in your field
- ▶ Save money through Springer's Online Sales
- ▶ Order with special savings – for authors, journal contributors, society members and instructors
- ▶ Find all books and journals
- ▶ Download free e-sample copies of journals and book chapters



springer.com – be the first to know